

Sources procurées par Mathieu Savoy pour le Groupe Escalade GREN.

DOCUMENTS SUR L'ESCALADE, tirés des archives de Simancas, Turin, Milan, Paris et Londres, 1598-1603, publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève.

Document de Simancas

LEDESMA à FUENTES
Turin, 26 décembre 1602
Est. leg. 1292, Milan.-Déchiffré

Ce que j'avais prédit à son Altesse est arrivé ! Le courrier d'aujourd'hui a apporté au marquis d'Este une lettre* où il est dit que, le 20 du mois courant, Albigny exécuta son entreprise. Ce qu'il y a de bon, c'est leur façon de présenter l'affaire ! Ils disent que 300 hommes entrèrent dans la ville et qu'ils y restèrent deux heures sans être remarqués. Et que la cause de l'insuccès fut qu'un pétard, qui devait faire sauter une porte pour faciliter l'entrée au reste des troupes, fusa. J'ai répondu au marquis que c'était là un conte d'enfant et que si vraiment trois cents hommes étaient entrés dans la ville, on aurait pu en faire entrer trois mille par le même chemin. La vérité est que ceux qui entrèrent, on les laissa entrer volontairement, comme à Melilla, mais qu'aucun d'eux ne sortit. C'est une vraie chance que son Altesse, avec son tempérament fougueux, n'ait pas pris part à l'action. Charles-Emmanuel est si courroucé qu'il se plaint de tout le monde. C'est pourquoi il n'est pas encore revenu ; il dit qu'il le fera dans trois jours. J'ai peur que les ennemis ne veuillent se venger et qu'ils n'y réussissent mieux que son Altesse, parce qu'ils sauront mieux s'y prendre. Il me dit qu'en Espagne on n'en serait pas mécontent, ce qui est un trait de cette arrogance dont j'entretiens votre Excellence dans la lettre qui accompagne celle-ci. Je supplie votre Excellence de consoler le duc qui est dans l'état que l'on peut deviner. Si cela pouvait lui enseigner à prendre garde à ce qu'il fait, le mal ne serait pas si grand et il serait temps qu'il y pense.

* Ci-après, Documents de Milan, à la date du 23 décembre 1602.

Ce document est une copie, jointe par Fuentes à sa lettre à Philippe III du 12 janvier 1603.

DON SANCHE DE LUNA à LEDESMA
Moûtiers, 14 janvier 1603
Est. leg. 1292, Milan.

..... L'insuccès de l'entreprise a répondu à l'organisation défectueuse et à la mauvaise direction de l'expédition.

Car, quoiqu'on eût tout en main pour remporter une brillante victoire en employant habilement ce dont on disposait, il était évident qu'en s'y prenant comme on s'y est pris on ne pouvait marcher qu'à un échec. Les soldats réunis pour tenter l'entreprise n'étaient pas 800, et la plupart étaient si lâches qu'à coups de bâton on n'arrivait pas à les faire s'approcher des murailles.

Environ trois cents hommes, gentilshommes et soldats de cavalerie, entrèrent dans la place, armés seulement de leurs épées à la ceinture, de leurs pistolets qu'ils tenaient à la main et de quelques arquebuses. Ils restèrent dans la ville durant à peu près trois heures, et les ennemis furent si épouvantés qu'ils fuyaient d'un côté de la ville à l'autre. Sur le pont du Rhône, ceux des deux bourgs se rencontrèrent et on dit qu'il en mourut là plus de cent, tant ils se battirent pour fuir. Et cette bagarre dura, dit-on, jusqu'à ce que des femmes leur eussent crié qu'il n'y avait pas d'Espagnols dans la place et qu'ils devaient revenir sur leurs pas. C'est ce qu'ils firent.

Dès qu'ils eurent fait face aux assaillants, ils les repoussèrent tous et les forcèrent à se jeter du haut des murailles pour leur échapper. Ceux du duc s'étaient séparés pour piller, et c'est ainsi que les pillards et quelques gentilshommes, qui s'étaient mis à combattre, moururent au nombre d'environ cinquante en tout. Votre Seigneurie sait déjà qui ils sont...

Documents de Rome

AVIS DE LYON
22 décembre 1602
Borghese, vol.III 95-Original.

Les Genevois sont en émoi au sujet des troupes qui occupent la Savoie et, ayant été avisés de se tenir sur leurs gardes, ils ont mis une garnison dans leurs murs. – On apprend, par un pèdon arrivé en cet instant de Savoie, que le duc a fait tenter l'escalade de Genève à 2 heures après minuit; des cinq cents hommes qui sont entrés dans la ville, trois cents ont été tués; les Genevois ont perdu cinq cents hommes; la ville a été pendant cinq heures au pouvoir de son Altesse, mais à la fin ses gens, ne pouvant plus résister, en furent chassés. Le duc est resté dans le voisinage, réunissant quelques troupes.

TOLOSA à ALDOBRANDINI
Turin, 28 décembre 1602.
Borghese, vol. III 95- Original.

Le courrier de la veille a dû apporter au cardinal la nouvelle de la malheureuse issue de l'entreprise de Genève, tentée par Albigny. Dieu veuille qu'elle n'ait pas d'autres suites fâcheuses que la mort de quatorze nobles savoyards qui ont été pendus par les Genevois ! Albigny lui-même s'est précipité du haut de la muraille dans le fossé et s'est échappé avec une légère blessure à la jambe. Le duc est déjà en route pour revenir à Turin.

RELATION VENUE DE SAVOIE
[Probablement par le nonce, Janvier 1603]
Borghese, vol. III 95.- Original.

Le duc partit de Turin le 17 décembre 1602. Il prit la poste et passa le Mont-Cenis sous l'habit de l'ambassadeur étranger. Arrivé en Savoie, il envoya vers Genève des troupes espagnoles et un petit nombre de ses propres soldats, parmi lesquels quelques Français. Les Genevois, bien qu'avertis de ce qui se tramait contre eux, n'étaient pas sur leurs gardes. Le premier président de Savoie les avait assurés de ses bonnes intentions et le maréchal des logis de l'armée s'était retiré ostensiblement à Thonon, après avoir traversé la ville le 21 décembre. D'autre part, Albigny était arrivé à Bonne avec 1200 ou 1300 hommes choisis, tant de pied que de cheval, munis d'échelles, de pétards et de tous les engins nécessaires à une telle entreprise. Toutes les dispositions étaient arrêtées, ils quittèrent Bonne le samedi dans la soirée et arrivèrent à Plainpalais, puis de là aux fossés, à 2 heures après minuit, le 22 décembre, entre le boulevard de l'Oie et celui de la Monnaie, où la muraille est très basse et le fossé peu profond. Ils traversent celui-ci, dressent trois échelles munies de roulettes et escaladent la muraille au nombre de plus de deux cents, entre 2h $\frac{1}{4}$ et 3 heures environ. Leur intention était de s'emparer de la place, qui est un petit enclos joignant l'arcade du pont, dans la grande place de la Monnaie, et de rompre les portes de quelques maisons situées en face du lieu où ils étaient montés, afin de pouvoir battre ladite place et faire couvrir par leurs arquebusiers les hommes qui escaladeraient la muraille. Ils comptaient enfin d'avancer jusqu'à la porte Neuve pour y attacher le pétard et faire entrer ainsi le reste des troupes restées dehors.

Ce plan arrêté, ils marchent de l'avant, surprennent et blessent la première sentinelle qu'ils rencontrent, tuent les hommes d'une ronde, attachent le pétard à deux maisons et, se croyant sûrs de la victoire, commencent à crier : "Vive Savoie, vive Espagne, ville gagnée !" Ils se ruent en même temps sur le corps de garde de la porte Neuve, et l'emportent malgré que les défenseurs fissent leur devoir, mais ne peuvent se rendre maîtres du boulevard de la porte. Cependant, l'alarme déjà grande dans la ville, le tocsin ayant sonné un peu avant 3 heures et demie. Les trompettes du duc, qui était déjà en personne à Plainpalais, et un tambour monté jusque sur le parapet jouaient s'en désemparer. Les habitants, d'abord surpris, reprennent courage ; quelques-uns, postés dans les maisons qui sont au bout du pont, contre la Monnaie, et d'autres qui donnent sur le petit enclos, tirent tant de coups d'arquebuse que les ennemis abandonnent la place et se jettent sous l'arc de la Monnaie, pensant pénétrer par là dans la ville, mais ils furent arrêtés et serrés de si près qu'ils y perdirent deux de leurs chefs. La nuit était si noire que les adversaires ne s'apercevaient qu'à la lueur des arquebusades ou de quelques poignées de paille jetées par les fenêtres.

Dans la maison de Julien Pegno [Piaget], les assaillants n'ont pas le succès qu'ils croyaient, par la résistance d'un serviteur qui, bien que blessé mortellement d'un coup de pistolet, réussit, avec les autres habitants de la maison, à barricader les portes qui se trouvaient du côté des Savoyards. La maîtresse de la maison qui regarde du côté de la ville, jette dans la rue la clef de la porte de devant, par où entrèrent aussitôt quantité de gens conduits par Gabriel [Cabriol], enseigne du quartier, et de là, dans une étable où les gens de son Altesse s'étaient fortifiés mais d'où ils furent chassés après un combat très rude.

A la porte Neuve, la lutte n'était pas moins ardente. L'ennemi avait voulu attacher le pétard, mais la herse avait été abaissée et les défenseurs de la ville devenant plus nombreux, le pétardier fut tué d'une mousquetade. Les Genevois néanmoins sont repoussés jusqu'à la grille qui est contre la maison de la ville, mais là un renfort considérable envoyé par la Seigneurie accula les assaillants à la courtine qui est entre la Tertasse et la porte de la Monnaie.

Le reste des troupes s'étaient rangées près de la porte Neuve, mais elles ne firent aucune tentative et furent repoussées par les canons qui avaient déjà causé beaucoup de mal, tuant et blessant nombre d'hommes parmi ceux qui escaladaient la muraille, et brisant les échelles. Mr. d'Albigny, qui se tenait au pied avec un jésuite et encourageait les soldats, voulut envoyer du secours à ceux qui étaient montés, mais les renforts ne purent plus arriver [par suite de la chute des échelles], de telle sorte que ceux qui se trouvaient dans la place, en butte aux coups d'arquebuse tirés des maisons et voyant beaucoup d'entre eux morts ou blessés, le marquis de La Val-d'Isère et les autres serrés de près, commencèrent à perdre courage. Dès lors, ceux qui le purent se sauvèrent par les murailles, les autres demandèrent grâce de la vie et beaucoup furent tués sur la place qui, vers les 6 heures après minuit, resta aux mains de ceux de la ville.

Tous les prisonniers furent pendus le jour même au boulevard de l'Oie, parmi lesquels les seigneurs de Sonnaz, d'Attignac, de Chaffardon, d'Autisel, de Gruffy, un jeune gentilhomme dauphinois qui ne voulut pas dire son nom, et d'autres. On appliqua la question à ceux qui purent la supporter, pour savoir s'ils n'avaient pas de complices dans la ville, et les têtes des pendus, comme de ceux qui étaient restés morts sur la place, furent plantées sur une palissade, au nombre de soixante-douze, parmi lesquelles la tête du fils du marquis de Lullin, celle de M. de la Tour, lieutenant de M. d'Albigny, celle de son cornette, celle du capitaine La Jeunesse et d'autres parmi l'élite de leurs soldats. Outre ceux-là, il y en a eu encore cent vingt de blessés, la plupart desquels sont allés mourir à Bonne où le duc s'était retiré.

Ceux de la ville n'ont pas perdu beaucoup de monde, mais ont eu bon nombre de blessés, dont les principaux sont Monseigneur Camot [Canal], conseiller de la ville, Monseigneur Bridurs [Bandières], Monseigneur Vadet [Vandel], Cabriol, Marc de Cambiague, Abraham de Battista, serviteur de Julien Piaget, et d'autres.

Il est entré dans la ville trois ou quatre cents hommes de secours et l'on attend de voir ce que fera le duc.

L'expéditeur de la relation ajoute qu'il n'y voit rien d'inexact, sinon le passage où il est dit que son Altesse était présente, tandis qu'elle resta en réalité, pendant l'action, à deux lieux de distance.

Documents de Turin et Milan

CHARLES-EMMANUEL au Comte de TOURNON
[De Savoie, fin de décembre 1602]
Rome, Arch. du Vatican, Nunziatura Svizzera, vol.8, f°362.

Le duc a appris qu'on répand les bruits les plus divers sur ce qui s'est passé à Genève le 22 du présent mois ; il tient à en écrire lui-même à son ambassadeur en Suisse, pour le mettre à même de renseigner les Suisses, ses alliés. Vous savez, lui dit-il, que les genevois se sont persuadé, sans raison, qu'ils étaient compris dans la paix [de Vervins] sous la dénomination générale de Suisses. Dès lors, ils n'ont pas cessé d'importuner de leurs plaintes les quatre Cantons [protestants] et le roi de France, soit à propos des tailles et gabelles dont ils prétendent être exempts [en Savoie], soit à propos des possessions de Draillans et d'Armo qui ont été restituées à l'Eglise par ordre du saint-père. On leur a remontré en vain combien il serait injuste d'aggraver les charges des sujets du duc en exemptant les Genevois de tailles que les sujets des rois de France et d'Espagne, possessionnés en Savoie, ont payées jusqu'ici. Les Genevois ne peuvent fonder leurs prétentions ni sur un privilège qu'ils auraient obtenu naguère des prédécesseurs du duc, puisqu'ils se sont révoltés dès lors contre l'autorité des ducs, ni sur l'exemption, dès longtemps expirée, que stipulait en leur faveur un certain "mode de vivre" qu'ils ont été les premiers à violer lorsqu'ils ont recherché la protection de la France.

Loin de prêter l'oreille aux justes revendications du duc, les Genevois en sont venus à des menaces et à des excès insupportables. Ils ont emporté leurs récoltes hors de Savoie sans payer la taille; ils ont enfreint l'édit interdisant de sortir les grains des terres du duc; ils sont entrés sur ces terres, à main armée, pour enlever les récoltes de leurs maisons de campagne sans avoir à demander à Albigny l'autorisation nécessaire. Charles-Emmanuel a longtemps tout supporté, mais lorsqu'il a été avisé des intrigues nouées par ceux de Genève avec Lediguières, intrigues qui ne tendaient à rien moins qu'à rendre celui-ci maître de Genève, il a donné ordre à Albigny d'exécuter contre cette ville l'entreprise projetée de longue date, à la suite de la dernière guerre. C'est ce que fit Albigny le 21 au soir : quelques troupes s'approchèrent de la ville et dressèrent des échelles contre la muraille, avec un secret et un bonheur tels que trois cents hommes purent entrer et se rendre maîtres des corps de garde de deux des portes avant que l'alarme fût donnée. Mais ensuite, la mort de leur chef, Bruneaulieu, empêcha que le second pétard ne fût mis à la seconde porte [la Porte Neuve] et fit que les assaillants, qui se croyaient assez forts pour s'emparer de Genève, se dispersèrent et commencèrent à courir la ville pour piller. Les citoyens, s'apercevant du petit nombre de leurs adversaires, se sont alors rassemblés et les ont repoussés, les forçant à se retirer par les échelles ou à se jeter dans le fossé. Les pertes du côté des assaillants sont estimées à quarante ou cinquante tués et à une centaine de blessés ; les Genevois auraient eu, dit-on, deux cents tués et de nombreux blessés. Charles-Emmanuel déplore surtout la perte de huit de ses gentilshommes qui, blessés, n'ont pu se sauver comme les autres et sont restés exposés à la cruauté des ennemis qui depuis les ont fait pendre. Ce sont le capitaine La Tour, Cornage, Attignat et son frère, Sonnas l'aîné, Chaffardon et Gruffy.

Avant même que l'entreprise fût décidée, le duc avait résolu de passer en Savoie pour visiter les travaux du fort de Montmélian et pour porter remède aux dommages que le logement des troupes étrangères causait à ses sujets. Cette course devait aussi lui permettre d'assister à

l'entreprise, d'en faciliter la réussite par sa présence et d'empêcher que la ville ne fût livrée au sac et aux autres violences de la soldatesque. C'est pourquoi il partit en poste, avec six gentilshommes, mais, malgré la plus grande diligence, il ne lui fut pas possible d'arriver à temps à cause de la traversée de la montagne, de la neige et du mauvais état des routes.

Parvenu à la Roche, il apprit l'issue de l'entreprise qui aurait peut-être mieux réussi s'il avait été sur les lieux, car il aurait renforcé l'effectif des troupes d'Albigny à l'aide des corps cantonnés dans les environs.

Charles-Emmanuel est sur le point de retourner en Piémont, pour ne pas faire naître, chez ses voisins, le soupçon d'un plus vaste dessein. Tournon remplira d'abord sa charge auprès des Seigneurs de Berne, et il donnera aussitôt avis du résultat de sa démarche, au duc, qui veut pouvoir revenir en toute hâte présider à la défense de la Savoie si les Bernois inclinaient à la guerre. Mais l'ambassadeur informera surtout de ce qui s'est passé les alliés du duc, les Cantons catholiques, en leur montrant par quelles provocations les Genevois ont amené Charles-Emmanuel à agir comme il l'a fait. Si on lui objecte que le coup de main sur Genève était contraire à la paix, l'ambassadeur répondra que jamais le duc n'a admis que cette ville y fût comprise, et qu'il ne l'admettra jamais ; la déclaration que les Genevois assurent avoir obtenue du roi de France, à ce sujet, n'a pu être donnée sans l'assentiment du saint-père, médiateur du traité, et des parties contractantes, le roi catholique et le duc de Savoie. Si on lui dit que Berne et les trois autres villes protestantes ont pris Genève sous leur protection, Tournon répliquera que Charles-Emmanuel n'a pas consenti davantage à cela. Le duc n'entend pas manquer de parole aux Genevois auxquels il n'est lié par aucun traité, car le "mode de vivre" qui leur fut accordé jadis, à la prière des Bernois, est depuis longtemps expiré.

CHARLES-EMMANUEL à ESTE
La Roche, 23 décembre 1602
Milan, Bibl. Trivulzio; corr. Este-Savoia.

Le duc a fait une course en Savoie pour mettre ordre à ce qui concerne les troupes de sa majesté catholique, parce que, tandis que le comte (de Fuentes) dit qu'il fait tout ce qui est convenu, ici on dit tout le contraire. Il voulait aussi voir quelle serait l'issue du complot que d'Albigny avait formé contre Genève. L'affaire a eu lieu dans la nuit du 21, les grandes pluies ayant empêché de la tenter avant : il n'y avait pas de neige, mais une gelée blanche couvrait le sol ; c'était une des plus longues nuits de ce mois d'hiver où le froid rend les sentinelles et les rondes moins vigilantes ; la lune devait briller aussi longtemps que cela était utile et se cacher au moment de l'exécution ; enfin, par la suite de la rigueur de la saison, il n'y avait pas grand-chose à redouter de la part des protecteurs de ceux de Genève. Il faut aussi remarquer que cette ville n'est pas comprise dans la paix [de Vervins], où il est parlé des Suisses et de leurs alliés, c'est-à-dire des alliés de tous les treize Cantons; car si l'on avait voulu comprendre ceux de Genève sans les nommer, on aurait ajouté : ou alliés de quelques cantons.

Donc, poursuit le duc, Albigny partit de Bonne avec mille fantassins, cent arquebusiers à cheval et deux cents cuirasses appartenant à sa compagnie, à Watteville, à celle de M. de Urfé, la noblesse, très nombreuse, fournissant le reste de cet effectif. Il y avait encore deux cents hommes du pays, en quelque sorte de la milice, et les deux compagnies de cuirasses du marquis de la Chambre et du marquis d'Aix, qui furent dirigés sur le pont d'Arve, et cela se fit ainsi pour concentrer les troupes sans que l'ennemi s'en aperçoive. Ils allèrent à l'endroit assigné qui avait été très bien reconnu : la courtine qui tend vers le Rhône ; ils marchèrent en bon ordre, sans bruit, laissant les chevaux à une lieue de distance. Parvenus au fossé, comme il était rempli d'une vase épaisse, ceux qui étaient en tête y jetèrent des claies, faites avec des branches d'osier et dont on entoure ici les champs, autant qu'il en fallut pour combler la

largeur du fossé. Les suivants, qui portaient les échelles, en plantèrent aussitôt quatre grandes, et Albigny, qui était là au pied des échelles, commença à les faire monter. Ils montèrent alors, au nombre d'environ trois cents, sans que l'alarme fût donnée, sinon que la sentinelle déchargea son arquebuse contre les premiers, puis s'enfuit. Les nôtres attachèrent le pétard à la porte de la vieille muraille, puis ils vinrent, pour en faire autant, à la seconde, celle du pont d'Arve, par laquelle Albigny devait entrer avec toute sa troupe, mais ils ne purent plus retrouver les pétards. Beaucoup coururent jusque dans les rues de la ville. Et ceci dura deux heures, pendant lesquelles ceux de la ville réunirent et prirent les nôtres entre deux feux. Alors un grand nombre battirent en retraite par les échelles, d'autres, plus hardis, sautèrent dans le fossé sans se faire de mal parce qu'il était tout rempli de branchages. Environ cinquante des nôtres sont morts, et sept ou huit sont signalés, dont on ne sait pas bien s'ils sont vivants ou morts; ce sont le Cornage, lieutenant de la compagnie d'Albigny, La Tour, Gruffy, Attignac, La Bernolère [Bruneaulieu], commandant de l'infanterie (celui-ci certainement mort). Tous ceux-ci ont été vus, en dernier lieu, très gravement blessés. Et deux cents autres [ont été blessés], parmi lesquels le baron de Watteville (qui l'est à la cuisse, mais l'os n'est pas touché) et son lieutenant. Les Espagnols et les Napolitains, prêts à marcher avec le duc si Albigny s'emparait de quelque point, revinrent en arrière; on porta secours à tous les blessés.

"Vraiment, ajoute Charles-Emmanuel, il y a de quoi devenir fou quand on pense comment l'affaire a manqué, après qu'on l'ait eue, pour ainsi dire, dans la main ! Dieu soit loué de toute chose ! Mes péchés méritaient tout ce qui est arrivé, et davantage. Gastaldo disait que la fortune est une grande p....., parce qu'elle ne court qu'après les jeunes gens; ainsi, j'espère que quelque jeune, un jour, en verra la fin."

Documents de Londres

Discours de l'entreprise de Genève
25 décembre 1602 (15 décembre, ancien style)
State papers. Foreign. Switzerland I, 52.-Copie.

Un habitant de Genève, qu'on peut conjecturer être le Lyonnais Jean-François Thellusson, seigneur de La Fléchère, fait le récit de l'Escalade.

Le duc de Savoie partit de Thurin mardy 17^e de décembre 1602 pour l'entreprise de Genève, qui avoit esté commencée par Mr d'Albigny, son général. Il arriva à Bonne en Fossigny, le samedi XXI^e du mesme mois, et le mesme soir faict appeler les plus braves de son camp, leur descouvre son desseing et les admoneste de se porter vaillamment. Luy s'en vient en personne jusques aux portes de Genève, à un pré appelé Plainpalais, avec trois mil hommes tant à pied que à cheval, conduicts par le sieur d'Albigny ; où estant arrivés, une heure après minuict du mesme samedi qui est le dimanche au matin, XXII^e du mois au nouveau stile, ledict sieur d'Albigny, comme chef de l'entreprise, receut le serment de tous de vivre et mourir en ceste exécution et luy le premier promit d'en faire autant avec eulx, et leur fit promettre davantage de ne toucher ny à fille, ny à femme, ny faire aucun butin jusques à ce qu'ils entendissent le signal que luy ordonneroit.

Ce que estant faict il s'approche des murailles de la ville et, entre les deux et trois heures, faict jetter dans le fossé quantité de fagots sur lesquels furent dressés trois eschelles de front qui s'entretenoient. C'estoit en lieu assez éloigné de la sentinelle, vis-à-vis de mon logis, entre la porte Neufve et la porte de la Monnoye. Les premiers estant montés, faisant semblant d'estre des nostres qui faisoient la ronde, vont vers celluy qui faisoit la sentinelle pour le tuer, lequel, se sentant blessé, se coulle en bas de la terrasse, favorisé de la nuit qui estoit fort obscure, et entre dans la ville, par la porte Dartasse [de la Tertasse] qui demeure ordinairement ouverte, pour estre dans les murailles de la ville, et donne l'alarme par toutte ladite ville, qui se mict aussytost en armes. Tellement qu'en un instant toutes les places, bastions et passages furent remplis. Mais avec quelle diligence qu'ils usissent, il ne fut pas possible d'empescher qu'il n'y entrassent plus de deux cens hommes de l'ennemy, armés de pied en cape, tous capitaines ou gens qui avoyent eu commandement, selon le raport des prisonniers. Lesquels 200 se mirent en ordre sur la muraille de ce quartier-là, taschant de se rendre maistres de la porte neufve pour y appliquer le pétard et faire entrer leurs gens, qui estoient dehors, au pied du pont levis. L'ennemy doncques venant à ladite porte, le pétarder fust tué d'une arquebusade et la porte par trois fois reprise et l'ennemy repoussé par le capitaine Brandane qui y survint. Et en fust tué de part et d'autre plusieurs, entre aultres Mr de Canart [Canal], un de nos Seigneurs, et Marc Cambiago [Cambrago].

L'ennemy, se voiant ainsy rebuté, taschoit de gagner la porte Dartasse dont il fust repoussé d'un corps de garde qu'il y trouva. Voyant cela, il recourt à la porte de la Monnoye pour la forcer. Mais ce fust en vain, y ayant trouvé la grille abatue et les chesne tendues avec cinq cens des nostres de la place de la Monnoye qui y estoient pour la garde du cœur de la ville.

Cependant nous ne laissasmes point de les aller attaquer entre nos maisons et les murailles de la ville, y trouvant néanmoins grande résistance que faisoit l'ennemy, lequel entroit

tousjours par les eschelles susdites, en tel nombre que les prisonniers ont dit qu'ils y estoient entrés bien trois cens, ce qui les encourageoit davantage à combattre vaillamment, et criant tant qu'ils pouvoient, et surtout un trompette qui dessus la muraille cryoit : Vive Espagne ! Vive Savoye ! Ville gaignée ! Ils forcèrent deux maisons voisines de la mienne avec trois pétards qu'ils mirent aux portes pour se faire l'entrée à l'endroit de la Monnoye. Mais sourdirent plusieurs des nostres qui les chassèrent de ces maisons avec occasion des uns et des autres. On nous envoya un secours de 150 arquebusiers et mousqueterres avec quelques picquiers, en résolution de mourir tous ou de repousser l'ennemy devant qu'il fust plus fort. Ce qui réussist bien à propos parce que, ayant là tout contre un canon, il fut chargé de chesnes et en tirant abatit une de leurs eschelles. Ce qui les estona tellement que pas un n'y monta depuis, ayns tout esperdus commencèrent à descendre de la muraille. Les autres se jettèrent du hault en bas et ceulx qui restèrent, au nombre de cent ou six vingts, furent ou tués ou bien fort blessés, exepté treize qui, blessés ou non, furent pendus le mesme jour. Le combat dura depuis trois heures jusques à cinq, et, sur le point du jour, l'ennemy se retira à Bonne et à la Rocque.

Entre les prisonniers qui furent pendus sont monsieur de Honas [Sonnaz], Chianferdon [Chaffardon] et Atignac. Leur sentence leur fut prononcée que pour avoir en pleine paix attenté contre leur ville, ils ne les tenoient point comme prisonniers de guerre, mais comme voleurs et assassins, et que par ainsy ils méritoient la mort.

Monsieur d'Albigny estoit au pied des eschelles, faisant semblant de monter. Mais, voyant que tout alloit mal, il dit qu'il estoit survenu un grand mal d'estomac et là-dessus se retira. De morts, outre les treize susdits, il y en a environ 80, sans ceulx qui se sont noyés dans le fossé et beaucoup de blessés. On a couppé les testes des morts et on les a mis sur la muraille au lieu mesme par où ils entrèrent. Des nostres sont morts environ 16 et nous est venu secours de 300 Suisses du pays de Berne et en attendant d'autres.

Le Duc y estoit en personne et a faict pendre quatre capitaines espagnols qui avoient commandement de donner par un autre costé et ne le firent point.

[Au dos on lit] : Discours de l'entreprise de Genève, 1602

RAPPORT ENVOYE à CECIL par HENRY LOCK, agent du Gouvernement anglais.

Genève, 1^{er} février 1603 (22 janvier, ancien style).

Public Record Office. State Papers. Foreign. Switzerland I, 60.-Original.

Récit, impartial et très détaillé, de l'Escalade, destiné à éclairer le conseil de la reine Elisabeth sur les événements de Genève. *

Je suppose qu'on attendra de moi (puisque je suis venu dernièrement à Genève, un endroit si fameux et qui nous est si cher pour la protection que beaucoup y ont reçue au temps de la persécution, au nombre desquels ma mère et moi-même nous étions) que je mette par écrit un récit détaillé de ce m'est survenu récemment. J'aurais été plus prompt à le faire, si je n'eusse été assuré que, par le roi de France, ou notre ambassadeur près de lui, de même que par les magistrats et les ministres de cette cité et beaucoup d'autres, il vous a été envoyé depuis longtemps. Mais lorsque je considère la confusion de l'action, l'incertitude et la diversité des dépositions de ceux qui y ont joué un rôle, les différents conjectures des

principaux syndics et ministres (avec plusieurs desquels j'en ai conféré en particulier et souvent), je pense que je puis tirer de leurs rapports et de mon propre examen des probabilités (après une inspection minutieuse des lieux) un discours de quelque précision et point trop inexact.

En quoi, pour plus claire démonstration des choses, il ne serait pas inutile d'exposer la position naturelle de la place, environnée au sud-est, du côté de la Savoie, de hautes montagnes, entre lesquelles et le Rhône une petite vallée s'étend jusqu'à la cité, à l'est-nord-est par le fameux lac de Lozanne, appelé Léman, entourant même les autres parties, à l'ouest et au sud, de rappeler les étroites limites de Genève, qui ne dépassent pas un mille anglais en largeur, avec ses confédérés de Berne sur le lac et le roi de France, au baillage de Gex, pour l'entourer de leur protection jusqu'au fleuve Rhône, la nouvelle frontière entre la Savoie et la France. Semblablement il faudrait décrire la forme de la ville, s'élevant en pente raide, au-dessus du fleuve et de la plaine, jusqu'à une colline sur le sommet de laquelle sont placés leur arsenal et leur maison de ville, position naturellement forte et qu'ils ont travaillé sans cesse à fortifier encore, de sorte qu'elle a été déclarée une forteresse de grande difficulté pour un puissant ennemi et dont on ne peut s'emparer que par famine ou trahison, ce dont ils ont plusieurs fois fait l'épreuve. Tout cela, néanmoins, pour la brièveté d'une lettre et parce que je suis certain qu'il existe des cartes et plus d'une description géographique, je dois forcément l'omettre. Et me tenant uniquement en substance à l'action, telle que la racontent ceux qui paraissent le mieux renseignés, je laisse de côté l'exposé des prétentions du duc sur l'Estat de Genève, et du roi de France qui les a reçus en sa protection, les comprenant dans son dernier traité de Lyon avec le duc, et aussi leur alliance offensive et défensive avec les cantones de Berne, Zürich, Bâle et autres Suisses de la région.

Je commence donc seulement au 12 décembre 1602 (selon notre manière de compter), qui était un dimanche et le jour précédant la veille de Noël selon le mode romain. Auquel temps le duc de Savoie (par l'instigation de Monsieur d'Albigny, un Français fugitif et mécontent, qui s'était donné au service du duc parce que le gendre de Lesdiguières lui avait été préféré pour le commandement de Montmélian), ayant rassemblé, en Piémont, dans le Milanais et ailleurs, une troupe choisie, de chefs et de soldats résolus, au nombre, comme il est dit, de quinze cents, seulement pour forcer l'entrée de la ville, en outre deux ou trois mille paysans pour seconder l'action en cas de succès, et ayant laissé ceux-ci à deux lieux de la place, lui-même avec les quinze cents hommes de choix s'approcha (par chemins secrets et couverts le long du fleuve) jusqu'à deux cents pas des fossés de la ville. De là, entre une heure et deux heures de la plus obscure et longue nuit de l'hiver, il envoya d'Albigny et de deux à trois cents hommes choisis et résolus, avec trois échelles d'escalade (composées de diverses pièces ajoutées, de cinq ou six pieds chaque, susceptibles d'être raccourcies ou allongées selon que la hauteur des murs devait le requérir et de servir de ponts pour passer le fossé). Par ce moyen, ayant passé les fossés et appliqué leurs échelles entre les portes appelées porte Neufve et porte de Monnoye (le point le plus fort et par conséquent le plus mal gardé), d'Albigny et un jésuite écossais au pied de l'échelle les encourageant et les aidant à monter, ils échellèrent la muraille de la ville (un mousquet entre deux piques, à la file) au nombre d'environ deux cent cinquante, juste entre deux points où des sentinelles auraient dû être placées ; mais, cette nuit, aucune n'y avait été posée et, dans toute la garde de la place, il ne s'en trouvait pas plus d'une soixantaine. Où, étant parvenus en sécurité et sans donner l'alarme, les uns par un chemin, les autres par un autre, ils longèrent l'ancienne enceinte de la ville (à travers laquelle se trouvent plusieurs portes ouvertes sur les rues principales de la cité et plusieurs portes de derrière de maisons particulières); de telle sorte que divers d'entre eux ayant passé par différents quartiers et trouvé un silence de mort et pleine sécurité dans toute la cité et même à l'arsenal, quelques-uns retournèrent à leurs compagnies qui, pendant ce temps, demeuraient en repos couchées sur le sol, le long du parapet, laissant passer près d'elles une patrouille de quatre hommes qui ne sut les voir. Celles-ci ayant reçu de la sorte par leurs éclaireurs

l'assurance d'une prompte et facile possession de la ville, d'Albigny envoie aussitôt le mot au duc, qui, à l'instant, dépêchent des courriers à ses ambassadeurs de tous côtés afin de publier son heureux succès et sa victoire.

D'Albigny attendait toujours au dehors pour faire entrer plus d'hommes dans la place et pour assister à la brèche de la porte Neufve par le pétard et entrer par là avec toutes les troupes du duc qui désirait prendre part en personne à une si sainte action. Or, dans l'intervalle, les soldats, trop assurés du succès et avides de butin, n'ayant pris aucun des nombreux partis qui s'offraient pour achever une entreprise en si bon chemin, n'ayant tué qu'une patrouille de quatre hommes à ladite porte et ne demandant pas le pétard, mais se hâtant au pillage et au carnage (ou plutôt, à ce qu'il semble, et comme il a été confessé par eux et confirmé par leur conduite, frappés par Dieu même d'un esprit de désordre et de confusion), se répandirent ça et là pour entrer dans les maisons par les portes de derrière. Une sentinelle placée dans une tour cria à ses camarades du poste voisin qu'entendait du bruit dans le fossé, en dehors des murs, et fut cause que quelques-uns de ces derniers prêtèrent attention et se rapprochèrent de l'endroit où les Savoyards étaient entrés. Reçus à coups de piques et mousquets, ils tombèrent aussitôt. Un seul échappa, grièvement blessé, qui s'enfuit dans la ville et, donnant l'alarme, répandit le premier bruit de l'entrée de l'ennemi, lequel, dès lors, se rassemblant pour entrer par une ancienne porte, près de la porte de la Monnaie, Dieu voulut qu'un pauvre homme, à l'alerte, courut décrocher une coulisse hors d'usage et fermer une autre vieille porte. Arrêtés par ce moyen, les Savoyards cherchèrent à se procurer entrée dans les rues en forçant et pétardant les portes de derrière des maisons.

Pendant ce temps, la confuse multitude de la cité s'empressait effrayée et courait à ses quartiers d'alarme, ne sachant pas où l'ennemi se trouvait, ce qui explique qu'un si petit nombre, - ils ne dépassaient pas en tout cinquante, à peine vêtus et mal armés, - rencontrant l'ennemi dans leur place appelée porte de la Monnaie, dont il cherchait à faire son point d'appui, eut à porter l'effort de sa furie. Combattant en une obscurité profonde, ils étaient à peine aidés par des torches de paille que les femmes jetaient des fenêtres et qui permettaient de reconnaître les ennemis. A ce moment le canon de la porte Neufve, battant les fossés au hasard, força à la retraite ceux qui n'étaient pas encore entrés et tomber les échelles. – Quant à celles-ci, on peut se demander si c'est bien le canon qui les mit bas, ce qui ne paraît pas très vraisemblable, ou si ceux de dehors les retirèrent pour exciter le courage de ceux qui étaient entrés ou si enfin, ce qui est le plus probable, quelques-uns de la ville ne les renversèrent pas avec leurs hallebardes. – Aussitôt que, par la nouvelle de la chute des échelles, un de ceux de la ville eût donné courage à ses compatriotes, ils chargèrent à nouveau l'ennemi qui bientôt se laissa aller à sauter et à se glisser avec l'aide des piques par-dessus les murs, à toute aventure, autant qu'il en pouvait échapper à l'épée.

Des deux cent cinquante entrés, soixante-sept laissèrent leurs têtes sur des pieux aux murailles, juste prix de la perfidie de leurs maîtres, cinquante-quatre périrent par le glaive et treize furent faits prisonniers et pendus quelques jours après. En quoi les citoyens, taxés de cruauté, puisque étant tous gentilshommes, ils s'étaient rendus à merci, répondent que personne n'avait pu leur promettre la vie si ce n'est des particuliers et tels qui n'avaient pas le pouvoir de remplir cette promesse, et que les magistrats n'étaient pas tenus de respecter de telles entreprises de trahison, puisque, quelques jours seulement auparavant, le duc leur avait envoyé un président de son sénat pour leur donner l'assurance d'une inviolable paix.

Des gens de la ville, il y a environ vingt tués et quinze blessés, autant par les leurs que par l'ennemi, attendu qu'en une telle obscurité et confusion on ne pouvait se discerner. J'ai entendu les ministres (témoins oculaires et quelques-uns acteurs) assurer qu'ils n'étaient pas plus de vingt-cinq en armes à soutenir le choc de tous. Plus d'un ennemi, blessé en tombant de

la muraille ou dans les escarmouches, est trouvé chaque jour dans le fleuve et dans la campagne. De ceux-là, on ignore le nombre.

La déception d'une attente aussi certaine fit que le duc et le reste de ses forces se dispersèrent aussitôt et que lui-même, après s'être reposé une nuit à peu de distance, en Savoie, ressentant plus profondément le désastre et le déshonneur qui l'atteignaient, lui et nombre de galants gentilshommes, tomba dans un désespoir tel que, rejetant la première idée de la chose sur d'Albigny, qu'il blâmait fort en son particulier par devant son conseil et ses familiers, il résolut d'abord de se faire religieux et dans ce but s'en alla tout courant à l'abbaye d'Hautecombe, lieu de sépulture de ses ancêtres sur le lac du Bourget, près de Chambéry. De là, après meilleur avis et délibération, il se rendit à Turin en grand effarement et méfiance, faisant diligence et pourvoyant aux meilleurs moyens de garantir ses états contre la furie vengeresse non seulement des Genevois outragés et de leurs confédérés et alliés, mais de ses propres sujets mécontents, lesquels, pleurant qui leurs maris, qui leurs fils ou leurs frères, leurs parents, leurs voisins, leurs amis, maudissaient tous le conseiller d'une action si funeste, si honteuse, et par Dieu, ainsi que ceux qu'on exécuta le confessèrent à l'article de la mort, manifestement condamnée. Le duc n'oublia pas d'excuser, par le moyen de son ambassadeur, auprès des Bernois, sa conduite pleine de trahison et sa perfidie envers la France, en recourant à une calomnie contre monsieur de Lesdiguières, ainsi qu'il apparaît dans sa lettre à ceux-ci.

Il est digne d'observation que le cri de ralliement des Savoyards était *Nostre Dame*, celui de Genève *Nostre Seigneur*, et que tous les Savoyards qui ont été dépouillés furent trouvés en possession d'amulettes, qui servaient, comme ils disaient, à leur faire endurer plusieurs blessures avant de tomber, mais ne protégèrent pas leurs vies. Il est à remarquer aussi que le nombre de têtes des Savoyards morts correspond exactement au nombre d'années qui s'est écoulé depuis que les Genevois ont secoué le joug de leur évêque et du duc de Savoie et accepté la Religion et la confédération de Berne : qui est exactement soixante-sept ans. C'est pourquoi ils disent, par manière de plaisanterie, que le duc, qui eût dû, pour l'hommage d'un certain fief tenu de la cité, leur envoyer chaque année un homme d'armes, a payé en une fois tout juste la rente et les arrérages.

On a estimé impossible, le lieu de l'escalade étant regardé comme le plus fort de l'enceinte et vu le nombre et le courage des habitants, que l'entreprise ait été tentée sans intelligence dans la place. Rien n'a été révélé jusqu'ici, si ce n'est le va et vient journalier de Savoyards dans la ville et la sortie tardive, la nuit précédente, d'une personne de qualité qui prétendait être venue pour acheter des chevaux hollandais et qu'on pense avoir remarqué l'ordinaire négligence de ceux de Genève, cette nuit spécialement, qui paraissent s'être reposés avec trop de quiétude sur la protection et le voisinage du roi de France et sur le dernier message du duc. Ces assurances les avaient empêchés d'attacher crédit aux divers avertissements, à eux donnés peu de temps seulement auparavant, d'une machination contre eux, laquelle ils eussent dû nécessairement prévoir, lorsque le duc faisait des levées d'Italiens et d'autres, action qu'on avait universellement observée et suspectée.

On a eu quelque peine à comprendre, d'autre part, considérant le choix des troupes entrées et, à la porte, prêtes à entrer, l'insuffisance de la garde cette nuit et leur libre accès à toutes les rues et le fait qu'elles furent maîtresses de la porte Neuve durant une demi-heure, qu'elles aient manqué leur entreprise. Mais les Savoyards l'attribuent en partie à la vanité et à la cupidité de d'Albigny qui ne voulait pas que les Italiens partageassent son succès et devança les deux heures fixées au terme desquelles, d'après leurs montres réglées semblablement dans ce but, les Espagnols et eux devaient donner l'assaut à la ville simultanément : d'Albigny et les Italiens au lieu de l'escalade, les Espagnols à la porte de Rive. D'autres jettent la faute sur la lenteur des Espagnols, l'effarement de leur pétardier, et, juste punition, sa mort par un coup de mousquet dans la tête. Mais que la cause en soit la hâte de l'un ou la lenteur de l'autre,

trois capitaines des Espagnols ont été pendus sur la place par ordre du duc, pour n'avoir pas marché. Et ainsi, en un peu plus d'une heure de temps depuis l'alarme, l'ennemi fut complètement défait, la cité sauvée et le duc, qui avait fait vœu d'entendre la messe à Genève le jour de Noël, fut forcé de se retirer honteusement. Ledit duc continue de les menacer très fort et, en leur fermant les marchés et par une garnison de soixante-dix cavaliers à Saint-Julien, à une lieue de distance, sur le lac, essaie toujours de les réduire. Quant à eux, prompts à prévenir le pire, ils ont envoyé demander, et obtenu de leurs alliés à Berne, des troupes, des chefs, des vivres et du secours pour le présent, de sorte qu'ils ont chaque nuit une garde de cinq cents hommes sur les murailles et cinquante à l'arsenal.

Ils ont également envoyé avis au roi de France et aux Eglises réformées et reçu grand confort et assurance par lettres du roi et de leurs amis alliés. Le duc de Bouillon, qui fut ici peu après, s'en allant par les Suisses chez le Palatin, leur a envoyé quarante officiers. Par ordre du roi de France, tous les gouverneurs voisins leur ont fait offres de conseils et de secours, aussitôt que leur ligne de conduite aura été arrêtée, laquelle s'orientera, pense-t-on, dans le sens d'une guerre offensive contre la Savoie, puisqu'aucune paix ne peut les garantir contre sa puissance et sa perfidie, si ses limites restent si près des leurs.

Les moyens de soutenir une guerre manquent presque absolument à une si pauvre et populeuse cité, ne vivant que du travail de ses mains et où beaucoup ne font que passer. Ils ont et ils auront recours à l'appui des princes et des Etats réformés qui leur veulent du bien, comme je pense que vous en aurez nouvelles aussi, prochainement en Angleterre. Ce qui s'en suivra, le temps nous le fera savoir. Mais on pense généralement que ce petit commencement ouvrira la porte à de plus grandes choses, que Dieu veuille tourner sa gloire et qu'il accorde dans sa bonté. Je le laisse à sa Providence.

*(*Ce récit est le résultat d'une enquête faite sur les lieux, peu de temps après l'attentat du 12 décembre, par un étranger qui s'est informé aux sources.)*